

XYZ. La revue de la nouvelle

(Char)

Nicolas Tremblay



Numéro 102, été 2010

Char : l'automobile comme objet de fiction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61265ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2010). (Char). *XYZ. La revue de la nouvelle*, (102), 61–64.

(Char)

Nicolas Tremblay

LE JEUNE GARÇON, un cancre, pleurait dans la voiture de son père, un Grand Marquis de la première génération, produite dans les années quatre-vingt. La coupe rectangulaire de ce modèle se démarquait par la longueur de son capot, si bien que le regard de l'enfant n'arrivait même pas à voir sa fin par le pare-brise. Le volant lui masquait par surcroît la vue, c'était donc une chance que l'auto fut immobile dans la cour de la maison, car, sur la route, l'enfant, calé profondément dans son siège, l'aurait menée comme un aveugle, d'embarquée en embarquée. Et puis, après tout, le ministère de la Sécurité routière ne nous interdit-il pas de prendre le volant quand une vive émotion nous étreint, nous, les adultes ? Donc, il y avait, dans sa retenue, plus d'obéissance en gestation qu'il ne le pensait, cet enfant, que la tristesse avait envoyé se réfugier dans la voiture de son père, sans avoir cependant la clé en poche pour la faire démarrer, pleurant ainsi toutes les larmes de son corps comme rangé sur le bas-côté, en toute prudence. À droite, sur la banquette avant, reposait ouvert son sac à dos en cuir brun qui laissait s'échapper partiellement une feuille lignée, quelque peu fripée, où un *E* rouge encerclé avec rage, aurait-on dit, par le maître d'école, marquait l'en-tête comme une brûlure. Si la main droite du jeune garçon tombée à l'abandon et qui effleurait une bretelle de son sac en avait retiré le devoir, on y aurait lu, sous le symbole de l'échec, ce poème tapé à la machine à écrire :

Les automobiles*

Sur le chemin des édicules,
Passent des hommes et des femmes
Greffés avec des véhicules
Qui éteignent le sang et l'âme.

Vu qu'à deux jambes, je fonctionne,
Ils rient ; ils me traitent de poule.

(Jean Char, *L'équivoque*)

Le maître, se souvenait l'enfant qui avait été retenu en punition après les cours, n'avait point apprécié ce devoir, un plagiat intégral du célèbre auteur québécois dont le nom avait été honteusement tronqué et le titre de l'œuvre grandissime, travesti, et puis, avait poursuivi le maître, hors de ses gonds, n'avait-il pas remarqué, lui, le cancre, l'emploi d'un vers métrique, l'octosyllabe. Lequel était-ce ? L'enfant pris en défaut n'avait pu le dire à ce moment-là, pas plus que le double sens du mot « édicules », joyeuse trouvaille pourtant, remarquait le maître, d'autant plus qu'il y avait, dans ce poème, ajoutait-il, une rime croisée, que c'était donc charrier fort que d'en agrémenter une création scolaire de nos jours, où la prose régnait seule. Tout bien pesé, l'enfant, que l'écriture rebutait, ne voyait pas en quoi « charrier fort », ici, avait à voir avec l'affaire, où rien ne se transportait comme une charge, et puis, se défendait-il auprès du maître, dans « véhicules » s'entendait « édicules », cela motivait l'emploi du mot dont les sens ou le chemin lui échappaient. Le son seul ne suffisait-il pourtant pas en poésie ? D'ailleurs, il jurait l'avoir forgé, inventé ce mot-là, qu'il se trouve dans le dictionnaire accolé avec des définitions était un malencontreux hasard. Impassible, le maître, une fois épuisées les vaines justifications de l'élève, l'astreignit à un pensum : écrire mille fois une phrase, sans fautes, « Après la Seconde Guerre mondiale, René Char s'engage dans de nouvelles amitiés, celles notamment d'Albert Camus et du philosophe allemand Heidegger, pour lesquels l'existence précède l'essence ». Demain, avant le début des classes, au moment où l'élève lui remettrait ledit pensum, écrit à la main s'il vous plaît, le maître lui en expliquerait le sens, où s'entendent une nouvelle ontologie et une nouvelle métaphysique, de bien gros mots en vérité pour le cancre. Mais le père qui, de la fenêtre du salon, voyait son fils

en larmes dans sa voiture, vint rejoindre sa progéniture côté passager et la rassura. Ce pensum n'était rien d'insurmontable pour un Grand Marquis, comme il se surnommait lui-même, qu'un maître d'école, de banlieue à peine petite-bourgeoise, insista-t-il en appuyant sur les mots avec dédain, n'en imposerait pas finalement aux Bouchard, qui ont vu neigé, passé et roulé. Nous souperons d'abord, question de faire le plein d'énergie, dit le père, et, après que maman aura débarassé la table, tu écriras, mon fils, dans une calligraphie soignée, cette phrase, une seule fois, puis tu ajouteras entre parenthèses le symbole de la multiplication suivi du nombre 1 000, comme dans Mille Milles. Franchement, le char et l'essence dans la même phrase, c'est une équivoque maladroite, crânait-il. Pour qui donc se prenait ce professeur pour rivaliser d'audace lexicale avec l'Écrivain ? Le père Bouchard, qui avait fait des études, lui ferait voir, à ce rustaud de village, à quoi rime la littérature bien tournée, il y mettrait même la nuit s'il le fallait. C'est ainsi que, le lendemain matin, sur le chemin de l'école, l'enfant se préparait à affronter encore le maître dans la confusion. Il avait en poche le pensum incomplet, un affront à l'autorité que sa mésintelligence n'arriverait certainement pas à assumer, ruminait-il. En plus de cela, il devait remettre au maître, mais avec grande hésitation, cette longue dissertation sur les distinctions entre l'existentialisme et la phénoménologie, écrite par son père mais dont il prétendrait être l'auteur, subterfuge qui, d'ailleurs, désintéressait le cancre, pas plus Jean Char qu'un autre, mais que le père, lui, trouvait génial d'audace, ce qui était fort visible au déjeuner alors que, les yeux rougis de fatigue par sa nuit blanche mais néanmoins fougueux et comme illuminé, le père exigeait du fils qu'il répète ses explications sur l'évolution de la métaphysique occidentale et le déclin du christianisme. Mécaniquement donc, celui-ci se redisait intérieurement les quelques phrases apprises par cœur, un charabia qui se mélangeait dans sa tête folle, cela lui faisait même oublier les lignes de trottoir qu'il aurait, autrement, éviter, avec un soin méticuleux, de fouler du pied, qu'il avait aujourd'hui traînant et penaud. 63

Vers la fin de son trajet, de quelque deux, trois kilomètres, un brigadier à une intersection ne put que lever les bras en signe d'impuissance quand il vit, au loin, le jeune, hagard et perdu dans ses pensées, traverser la rue à l'improviste, sans regarder ni à gauche ni à droite, alors qu'une Corvette, rouge vif, roulant en trombe, comme Hubert Aquin aimait le faire, pensa-t-il, car il avait des lettres le brigadier (un vieux professeur à la retraite), happa d'abord de plein fouet le petit, le cancre, qui ne l'avait pas vu venir, parce qu'il se demandait à cet instant en quoi l'essence pouvait être à la fois ontologique et pétrolière, qu'ensuite une camionnette, jaune ou verte ou noire, roulant en sens inverse mais à l'unisson avec la voiture aérodynamique, écrasa son corps, projeté sous ses roues, l'écrabouillant sec. Cela produisit le son des os d'une carcasse de poule froide que broie le boucher. Le cancre était à la fin aplati de telle sorte que, bref, on aurait dit une tache d'huile sur l'asphalte ou la trace d'une âme passée sur Terre.

* Le poème « Les automobiles » est de Réjean Ducharme, extrait du *Nez qui voque* (Gallimard, 1967).